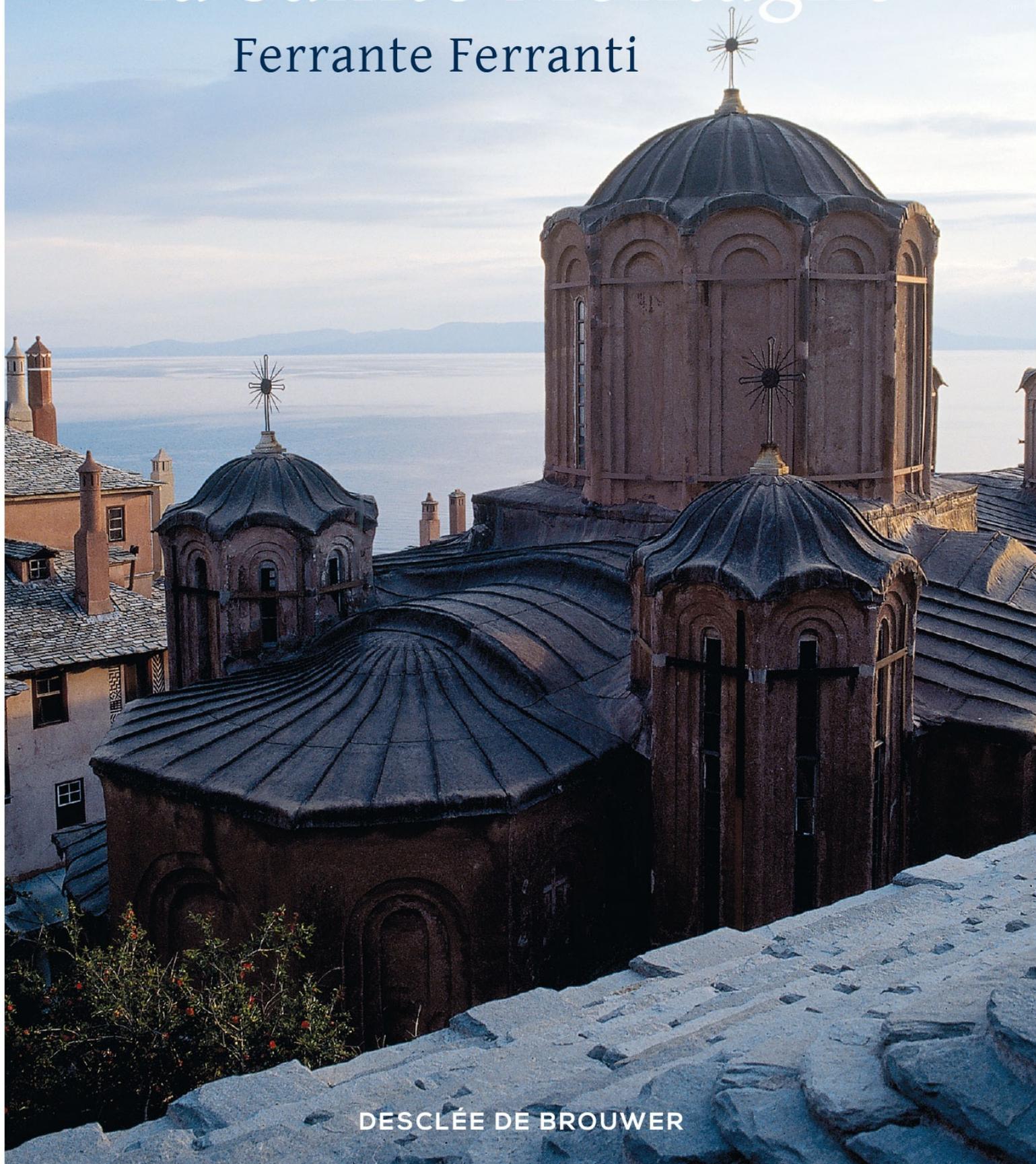


AR P E N T E R  L E S A C R É

Athos, la Sainte Montagne

Ferrante Ferranti



DESCLÉE DE BROUWER

Athos,
la Sainte Montagne

Collection dirigée par Olivier Germain-Thomas

Nos contemporains voyagent de plus en plus avec le souhait de donner du sens à leurs découvertes. La nouvelle collection « Arpenter le sacré » répond à cette demande. Elle s'adresse à tous ceux qui, las des sentiers battus, veulent toucher les racines spirituelles des lieux qu'ils visitent, vivre intensément les rituels, comprendre les relations à l'amour, à la mort ou à l'éternité. Ces lieux pourront être une ville ou un pays, pourquoi pas un monument, un musée ou une cité imaginaire.

Les auteurs seront des écrivains, des historiens ou des spécialistes, toujours en communion profonde avec le site qu'ils ont arpenté.

Compte tenu de la personnalité de l'auteur, un cahier photos a été ajouté dans ce volume.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

archanges rendus plus évanescents encore par l'humidité qui entache leurs parures, et des portraits de Turcs qui justifieraient l'appellation du monastère. Selon la légende, il aurait été fondé au XIII^e siècle par Constantin, fils de Azzedine II Kutulmisch ; le destin de l'Athos a souvent scellé les liens entre Grecs et Turcs !

De Karyes, le mont Athos laisse entrevoir, derrière les contreforts boisés, son sommet opalescent comme promesse de mon but. Selon l'usage, si souvent revisité ici, on appelle *Sainte Montagne* ou *Athos* l'ensemble de la péninsule, et *mont Athos* la montagne qui culmine à son extrémité. Impatient de découvrir la Sainte Montagne à ses origines, j'emprunte les moyens publics pour me rendre à Megiste Lavra, le plus ancien et plus grand monastère, connu sous le nom de la Grande Laure.

Le trajet qui y mène est d'une vingtaine de kilomètres. Les sentiers de randonnée de mes rêves sont remplacés par une large piste en terre. Le minibus, dont le rétroviseur disparaît sous les petites images populaires, dépose des pèlerins à Iviron et libère, aux embranchements de chemins, des moines solitaires qui se perdent aussitôt dans les forêts. Au détour des futaies surgissent les *arsanàdes*, arrimées au pied de falaises sur le miroir des eaux, une tour ruinée ou l'emblématique cime lumineuse.

La tour de l'*arsana* de la Grande Laure a été reconstruite en béton. Nouveau signe, dans ce lieu immémorial, du refus de laisser le temps agir sur les choses. Même si la modernité y pénètre par le biais des panneaux solaires, du téléphone portable et de la voiture, les athonites détiennent l'image de farouches défenseurs de la Sainte Tradition, car aucun compromis n'est fait sur la quiétude de la vie monastique.

La Grande Laure

Centre spirituel de l'État, la Grande Laure attire beaucoup de pèlerins. L'orthodoxie étant religion d'État en Grèce, il est presque obligatoire de se rendre sur la Sainte Montagne. Une fois obtenu le *diamonitirion*, chaque visiteur qui a fait le chemin est reçu comme s'il était le Christ et reçoit le gîte et le couvert. Le moine hôtelier invite un peu brutalement, à la manière d'un gardien de refuge, à patienter. Pendant qu'il prépare l'ouzo, l'eau et les loukoums traditionnels, le pèlerin remplit le registre. Après le café d'usage, l'*arkhontaris* énonce les règles d'hospitalité, les horaires des offices et des repas. Il traîne à attribuer nos places dans les chambres ou le long dortoir. Combien de litanies entendrai-je ensuite, le gosier « brûlé » par l'ouzo pur puis adouci par le sucre onctueux du loukoum !

Véritable cité médiévale, la Grande Laure est le seul monastère à ne pas avoir été la proie des flammes. L'enceinte polygonale est percée par un large passage, le *diavatikon*.

À peine franchi ce grand portail, je vois un mur patiné où les pigments d'écaillures terreuses dessinent sur des strates bleues autant d'îles imaginaires. Puis l'entrée de la petite chapelle au toit de lauzes qui conserve les reliques d'Abramos de Trebizonde, devenu saint Athanase l'Athonite. On vient ici vénérer la dépouille du confesseur de l'empereur byzantin Nicéphore Phocas, qui parvint à faire octroyer un statut d'indépendance à tout le territoire de la Sainte Montagne. Loin des intrigues politiques et des vicissitudes de Constantinople, Athanase protégea les moines des persécutions dont ils furent l'objet par le pouvoir impérial, notamment lors de la querelle

des iconoclastes. Il organisa la vie monastique en s'inspirant du *typikón* du Studios de Constantinople. Action comparable à celle que saint Benoît exercera sur les monastères de Campanie ; en composant sa règle, il fera des emprunts aux législateurs monastiques d'Orient, comme saint Basile qu'il nomme *notre bienheureux Père*.

Les ailes ceinturent une grande cour au centre de laquelle trône l'église principale, le *katholikón*, maison de Dieu dont l'enduit ocre rouge évoque le sang du Christ. Nicéphore Phocas la finança pour son confesseur dans l'espoir de se dédouaner d'avoir préféré la couronne impériale de Byzance au couvent auquel il s'était promis. « Construisez pour vous et pour moi un pieux monastère, où nous pourrons ensemble vivre près de Dieu. Bâissez aussi avec le couvent une église spacieuse. Voici, prélevé sur le butin que je viens de conquérir sur les Agarènes, tout l'argent nécessaire à l'édification de ces deux monuments. »

À proximité d'un imposant cyprès, dont la légende assure qu'il a été planté par Athanase lui-même, un bas-relief de marbre jauni le représente à côté de deux ifs et d'un arbre feuillu abritant un oiseau tourné vers le saint ; il m'évoque le corbeau apparu à Benoît sur le seuil de la grotte de Subiaco.

Athanase reçoit des mains mêmes de la Vierge, revêtue de brocards fleuris près d'une église stylisée, sa crosse d'higoumène, le tau, symbole de son autorité. Me fascinent le soleil et la lune esquissés dans les cieux de marbre, que je déchiffre comme l'annonce d'un cosmos qui régit les rites ici plus que partout ailleurs.

Une grande phiale d'ablutions, tel un lavabo des grands monastères cisterciens, se dresse près du portail d'une grande galerie. Elle est décorée à la base, selon le style byzantin, de deux paons, de motifs géométriques et de végétaux, et au plafond par des anges qui ouvrent les portes du paradis.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Philotheou

Un étroit sentier forestier conduit à Philotheou, dont l'allure est très originale. L'enceinte est circulaire. Perchées sur l'austère paroi, des galeries où alternent balcons et bow-windows se reflètent dans un grand bassin.

Pendant que l'*arkondaris* prépare les invariables verres d'ouzo et loukoums, j'avise sur une table un galet sur lequel est peint en bleu Κύριε Ιησου Χριστε ελέησον με (« Seigneur Jésus Christ, prends pitié de moi ») – et sur une étagère *L'Art de la prière*, en français dans l'édition *Spiritualité orientale*, par l'higoumène Chariton de... Valaam !

Est-ce donc ainsi que la mystique de la Sainte Montagne se devait d'entrer dans ma vie, dans ce monastère à qui un hésychaste « ami de Dieu » donna son nom, et en compagnie de l'higoumène du monastère russe à l'origine de ma quête de l'Athos ?

J'emprunte le livre pour la nuit, et dès lors les mystiques de l'Athos ne me quitteront plus.

La Sainte Montagne incarne la plus haute forme de vie spirituelle des traditions byzantines, avec l'hésychasme et la philocalie.

L'hésychasme est une forme de méditation dont la tradition s'étend du V^e au XVIII^e siècle. Le mot *noxia*, qui signifie repos, le définit. La prière perpétuelle, qui constitue dès l'origine la « recherche du lieu du cœur », en est le fondement et repose sur la contemplation, en insistant sur le silence, la retraite et la rupture de tout commerce avec le monde.

On trouve les premières allusions à la *Prière de Jésus* – qu'elle « ne fasse qu'un avec ta respiration et tu connaîtras le fruit du silence et de la solitude » – dans *L'Échelle*, le traité de perfection de saint Jean Climaque. Ce saint est aussi appelé Jean de Sinaï, pour avoir dirigé au VI^e siècle le monastère de Sainte-Catherine pendant les quelques années qu'il n'a pas passées dans la solitude de l'Athos.

Saint Jean Climaque consacra à l'hésychasme un chapitre de son traité. « L'hésychaste est celui qui peut dire : “mon cœur est prêt” (Ps 57). L'hésychaste est aussi celui qui peut dire : “je dors mais mon cœur veille” (Ct 5,2). Laisse ton corps à la porte de ta cellule, laisse tes mots à la porte de tes lèvres, laisse tes pensées à la porte de ton cœur. L'hésychasme est l'adoration et le service ininterrompu de Dieu. » (*L'Échelle du paradis*, 27)

Au XIV^e siècle, Grégoire Palamas chercha à réformer l'ancien usage monastique, théorisant les doctrines des hésychastes en marge de la tradition ecclésiale plus communément admise.

Et Grégoire le Sinaïte, pour qui « il n'est d'autre but à la vie de l'homme que la vision de Dieu », bien qu'ayant remis en vigueur la pratique de la prière perpétuelle en « mettant une sentinelle à la porte de notre esprit », fut contraint de quitter l'Athos à cause des querelles engendrées.

La *Philocalie* – amour du beau – est un recueil de textes patristiques sur la prière spirituelle et la garde du cœur, rassemblés par Nicodème de Naxos, moine de l'Athos surnommé l'Hagiorite. Par la « prière du cœur », le moine se concentre sur la figure de Jésus, mais s'il laisse venir à lui d'autres pensées, il doit les renvoyer avec douceur, sans crispation.

Selon Hésychée de Jérusalem, « les pensées sont des

ennemis, insaisissables et invisibles, qui prennent un malin plaisir à nous détruire. Elles sont habiles, agiles, excellentes stratèges... Celui qui se laisse envahir par les pensées s'éloigne de Jésus ; celui dont l'esprit est en paix demeure avec Lui ».

Les orants tendent ainsi à purifier leur corps et leur âme, à anéantir les entraves qui les empêchent d'atteindre un état de grâce. On meurt au péché pour renaître dans la Lumière de la Grâce divine.

Le père Nectarios est des plus joviaux. Il m'accueille dans les cuisines, où la cuisson se fait au feu de bois dans des chaudrons patinés, et me nourrit de feuilles de vigne farcies, d'épinards et de feta. Tandis que les moines s'affairent à écailler les victimes d'une pêche miraculeuse, l'un d'entre eux ravive son vocabulaire français appris du temps où il travaillait au Club Méditerranée.

Pas de partage des offices avec les non-orthodoxes ; aussi je visiterai l'église, appareillée de briques, le lendemain en solitaire. Les photographies ne sont pas autorisées, mais je peux aiguïser mon regard dans l'exonarthex sur les classiques de l'Apocalypse. La bête à sept têtes est chevauchée par une femme cornue, tenant d'une main un serpent et de l'autre une grande coupe.

Au moment de quitter le monastère, un père me hèle de son balcon pour m'indiquer le chemin vers Iviron. Il me rejoint pour me mettre entre les mains un solide bâton, et, comme tant d'autres moines bienveillants, me met en garde contre les serpents.

En chemin, je fais halte dans une chapelle consacrée à saint Georges. Le rite consiste à allumer de l'encens pour honorer ceux qui accompagnent tout pèlerin d'une présence invisible.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

furent exposés à la Société anglaise de photographie en 1858. D'autres photographes s'aventurèrent ensuite sur l'Athos : Gabriel Millet avec une Mission dès 1898 ; Stéphane Passet en 1913 puis Fernand Cuville en 1918, pour les Archives de la planète d'Albert Kahn dont le musée a la garde des célèbres autochromes ; l'Américain Arnold Genthe ; Frédéric Boissonas dont les 400 clichés sont conservés au Musée de la photographie de Thessalonique, ou le Suisse Paul Collart de l'École archéologique d'Athènes, mort en 1981.

Skyte Saint-André

Au sortir du village, sur le chemin qui mène au monastère de Vatopediou dont il dépend, apparaît le skyte Saint-André appelé également Le Sérail.

Trois fois détruit, trois fois reconstruit, par des patriarches œcuméniques au XVII^e et au XVIII^e siècles et par un prince russe au XIX^e siècle, il bénéficia de l'aide de mécènes et même de l'éphémère président de la République française Casimir-Perier, dont l'immense portrait trône dans l'atelier de restauration. Le célèbre Raspoutine le visita au faîte de son rayonnement, lorsque l'Athos comptait 30 000 moines et que 900 d'entre eux vivaient dans le skyte.

En 1910, un conflit éclata, entraînant la rupture de la communauté. Certains moines accusés d'hérésie furent chassés. Puis vinrent la révolution de 1917 – 800 moines furent rapatriés en Russie pour y participer – les guerres, les incendies, dont le dernier en 1958. L'ultime occupant mourut en 1965 et le skyte fut totalement abandonné aux intempéries.

Une coupole rouillée, en total déséquilibre, donne le ton. Les cloches alignées dans la cour sont presque toutes brisées. Excepté l'église – la plus grande du monde orthodoxe après celle d'Alexandre Nevski à Sofia – qui exhibe la relique du crâne de saint André comme une vanité du XVII^e siècle, quelle désolation ! Sur les sept sanctuaires du monastère aux iconostases muettes, elle est la seule dont l'état permet la célébration du culte.

La visite des bâtiments conventuels est digne de l'errance du

Guépard, dans le palais du prince Salina ; d'interminables corridors sont bordés de cellules défoncées et d'ateliers divers : un atelier de couture encore encombré d'étoffes, une antre de cordonnier, un atelier de fabrication de cierges dont la machine à vapeur provient de Birmingham, une pharmacie emplie de milliers de flacons. Sans oublier les cuisines désaffectées, une gigantesque cave à vin pleine de barriques et même un bain turc ! La spécialité du skyte était les bains médicaux...

Dans une coupole dépouillée de son revêtement bleu, aux briques apparentes, saint Mathieu émerge des écaillures, le regard levé vers l'ange. Est-il lui aussi voué à la disparition, malgré l'équipe de jeunes moines venus de Thessalonique en 1990 avec l'ambition de ressusciter le skyte ? Après deux ans d'aménagement des structures minimales d'accueil, l'équipe s'est concentrée sur l'atelier d'iconographie en regroupant le matériel pour assumer toutes les étapes de conservation des icônes, de l'étude à la restauration : il y aurait plus de 18 000 icônes portatives sur le seul Athos !

Le père Pavlos, expert en iconographie, a été nommé prieur de la communauté. Il reflète la vision des monastères alors que le département des Antiquités byzantines adopte celle des professionnels laïques. Les premiers dilemmes concernèrent deux icônes de la Théotokos : la Vierge de la tour Protaton et la fameuse Axion Esti. La première était en si mauvais état qu'en un premier temps les moines pensaient la remplacer par une copie ! Quant à l'icône la plus vénérée de l'Athos, portée en procession le jour de Pâques dans les ruelles de Karyes et envoyée à Athènes en réconfort aux victimes du tremblement de terre qui secoua la capitale en 1999, elle était noircie par la fumée des lampes à huile et des cierges ; les moines désiraient que les visages de la Vierge et de Jésus soient nettoyés et leurs couleurs ravivées, tandis que le département archéologique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vers les nefes latérales parfois isolées au moyen de tentures.

La pénombre permettait de deviner plus que de voir. Un religieux avait appuyé son bâton de prière sur un pilier ; indifférent à ma présence, il restait absorbé par son livre. En face de lui, un jeune diacre enveloppé dans son shama de coton blanc m'observait. Une femme, qui s'était prosternée avant de baiser la pierre d'un pilier – comme les orthodoxes baisent les icônes – se tenait face au sanctuaire et poursuivait sa prière.

Chaque personnage était dans son monde, mais j'éprouvais le sentiment d'un lien qui nous unissait tous. J'observais depuis longtemps un prêtre qui balançait son encensoir pour entretenir les braises dans l'embrasement de voiles légèrement écartés. Il sortit soudain du sanctuaire tel un fantôme, puis nous encensa les uns après les autres.

Le rite m'avait semblé très ancien ; et très familier, même si je ressentis une forte impression d'« exotisme ». Si rares sont les endroits, tel cet antre enfumé sans la moindre lumière naturelle, où un homme moderne peut s'abandonner au mystère.

Les grelots du thuriféraire, dans l'air opacifié de Vatopediou, me ramenèrent à la réalité. À cet instant tout devint clair : c'est donc cela que je suis venu chercher sur l'Athos ! M'abandonner au mystère et, non plus étranger, me sentir accueilli. La nuée d'encens m'enveloppa et je sus que j'étais prêt à vivre les fêtes de Pentecôte qui approchaient, dans l'élan qui avait déterminé mon pèlerinage.

Esphigmenou

Que l'on arrive par mer ou par terre, le monastère d'Esphigmenou se découvre au dernier instant, à même la rive entre trois collines. D'où son appellation « le resserré », liée à l'étroitesse du lieu où il fut construit. Le ressac vient caresser les murs crénelés.

Au sommet de la tour flotte le drapeau qui clame la dissidence des zélotes, les moines traditionalistes de stricte observance : au-dessus d'un crâne et d'une croix, on distingue en lettres blanches sur fond noir la devise « *Orthodoxeia e thanatos* – l'orthodoxie ou la mort ». La communauté, considérée comme schismatique, maintient la ligne dure du monachisme orthodoxe de la Sainte Montagne en réaffirmant avec virulence le sens littéral : « qui pense dans la bonne voie ».

Elle s'est séparée du patriarcat de Constantinople et des monastères quand le patriarche a reconnu le siège de Pierre comme « le premier parmi ses égaux ».

Hostile à tout rapprochement, toute réconciliation entre les deux Églises, elle n'a pas de mots assez durs pour juger le patriarche Athénagoras, accusé de s'être laissé influencer par Rome et de s'être fourvoyé dans son effort d'œcuménisme.

Le grand porche fortifié est encadré par deux guerriers peints en armure. Ils auront impressionné, j'imagine, les autorités de la Sainte Épistassie qui, en 2003, ont tenté, en vain, de déloger par la force les moines, jugés excessifs. Mais le monastère, soumis à l'embargo des autres, reste en état de siège.

Même en période de blocus, les moines accueillent les pèlerins. Le portail s'ouvre dans un grand bruit de cadenas. Mon

hôte est le moine Syméon, franco-serbe, qui a passé sa jeunesse dans la banlieue parisienne. Il m'introduit auprès de l'higoumène qui, lors de notre entretien, déclare en égrenant son *komvoschinion*, le rosaire dont chaque nœud est fait de 21 petits nœuds : « Nous refusons toute aide financière car des menaces économiques pèsent sur l'Athos. L'argent de l'Union européenne va tout détruire ; des députés exigent même de venir nous contrôler. Nous voulons que la Sainte Montagne reste ce qu'elle est. Elle n'est ni un site archéologique ni un centre touristique, mais un lieu vivant qui demeurera orthodoxe et existera jusqu'au Jugement dernier ! La Vierge Marie a promis de protéger l'Athos, d'être une mère pour lui. Elle n'abandonnera jamais les gardiens de la foi. Tous les jours nous en avons la preuve. »

Sur le mur, un poster de la péninsule, où la *Theotókos* épouse les formes du mont Athos, côtoie des gravures de combattants.

« Pendant la guerre d'Indépendance, en 1821, des moines payèrent de leur vie leur soutien aux révolutionnaires. Des villageois de Chalcidique, qui tentaient de fuir les pogroms perpétrés par les autorités turques, parvinrent à pénétrer sur la Sainte Montagne. Ils se réfugièrent ici. J'ai même lu qu'une femme a accouché ici ; son fils est ensuite devenu moine. »

Bien plus ferme que le père Ambroise, il ne déroge pas à la constante athonite d'achever toute discussion par une sentence abrupte : « Le moine doit vivre loin des dangers du monde, pour protéger sa foi et garder la tradition » ; et va jusqu'à accuser : « Les autres monastères sont des hérétiques ! »

Les non-orthodoxes ne peuvent assister à la liturgie, même de la liti. Rien ne m'explique le paradoxe d'un accueil des plus chaleureux dans un contexte spirituel aussi fermé ! On me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par le chœur. Puis, en écho aux mouvements qui s'essoufflent, une douce litanie de *Kyrie eleison* flotte sur un bourdon alangui.

L'église retourne à la pénombre. Au-devant de l'iconostase, l'higoumène vient à l'ambon recouvert de velours rouge et, sous la protection de la Vierge du Perpétuel Secours, accompagné par un fin carillon, il énumère les saints. À ses côtés, des pains, éclairés par trois bougies sur un haut guéridon, sont trois fois encensés.

Un prêtre en cape et étole, puis deux diacres, dont le thuriféraire, s'approchent de l'higoumène et baisent ses mains, sur un chant joyeux de toute la communauté. Qui s'attriste soudain, quand l'higoumène élève le calice puis recouvre les pains d'un tissu en signe de fin des premières vêpres.

Rien ne laisse présager la liturgie qui se prépare, sommet de l'agrypnie. Tout se ranime lentement ; on rallume sur des chants continus toutes les bougies du lustre central puis les six cierges de chacun des douze côtés du *polyelaios*, pendant que l'higoumène lit l'Évangile sur l'ambon éclairé par deux chandelles.

L'impulsion est si vive cette fois que l'église entière se met à tanguer. Lustres et veilleuses virevoltent. Lorsque, pour la première fois, la ronde du lustre central épouse l'oscillation du *polyelaios*, la communauté jubile. Je me mets à guetter ces secondes où, par intermittence, l'Esprit Saint descend parmi nous pour ré-harmoniser sur terre les liens avec le ciel.

Pour célébrer la lumière de Dieu jaillissant des ténèbres, les ors de la coupole reluisent, les vêtements liturgiques brillent de tout leur éclat, les barbes s'enflamment. Les langues de feu invitent les saints à entrer dans la farandole. Sur un pilier, échappé des cohortes célestes, un séraphin aux yeux effarés vibre au rythme des lustres dans un tourbillon d'ailes cramoisies. Splendeur byzantine, digne du paradis !

Christoforos, tout de rouge vêtu lui aussi, agite frénétiquement son encensoir à grelots tandis que le *typikaris* court d'un chœur à l'autre. L'higoumène chante à tue-tête, entraînant derrière lui les chantres illuminés par des sourires. Lorsque le grand chant d'Alléluia résonne, la voix inouïe d'un novice en T-shirt, poignet bandé et sparadrap sur le front, se détache.

Dans l'ivresse collective, la liturgie m'échappe totalement. Peu importe, me disais-je, si depuis mon arrivée sur la Sainte Montagne, je ne contrôle rien, ni la langue, ni le sens. Emporté par son intensité, la liturgie ne touche pas ma raison mais mon âme. Enfin je la vis avec le corps, la sens avec l'esprit ! Enraciné dans les marbres antiques, tout entier tourné vers la voûte éclatée d'auréoles dorées, je partage la transe des messagers entre ciel et terre, tels les derviches tourneurs ou les soufis qui entonnent pendant le *dikhr* le nom de Dieu jusqu'au vertige. Happé par une seule flamme, se perdre dans les hauteurs !

Puis tout s'apaise. Une tristesse s'empare de la communauté quand les lustres s'arrêtent. Christodoulos, le gardien du *katholikón*, éteint une à une les bougies avec des pinces placées au sommet de sa tige, pendant qu'un prêtre psalmodie devant l'iconostase fermée. Des moines disparaissent tels des somnambules, l'église se vide doucement. Des chants plaintifs persistent, certains chantres se sont assoupis dans leurs stalles. L'air est alourdi d'odeurs de cire et d'encens.

Au cœur d'une nuit blanchâtre, je rejoins ma chambre dans les hauteurs du monastère. Je retrouve Wladimir endormi comme un gisant de cathédrale et éteins la lampe à huile. De mon lit, je domine les coupoles qui découpent leurs croix sur la mer argentée de lune, et m'abandonne aux rêveries : « Ce lieu est fait pour la solitude. Le temps résonne ici plus que partout ailleurs.

Dans notre monde “décalé”, où tout écart est perçu comme folie, il s'impose de redessiner son axe intérieur en écho à tous les mouvements externes qui nous déstabilisent. » Tandis que je m'endors, des chants retentissent, entonnés dans un dernier élan par l'archimandrite.

Dès l'aube, le *katholikón* se prépare aux nouveaux rituels. Tous les moines défilent devant l'iconostase, suivis par les pèlerins, dans le froissement des feuilles de laurier séchées. Tandis que Seraphim et un acolyte remettent de l'huile dans les veilleuses, le thuriféraire au nez aquilin, revêtu d'une chasuble d'or, déploie deux lutrins soutenus par des serpents entrelacés, incrustés de nacre. Sur l'un d'eux, il dépose une icône de la Sainte Trinité.

À 8 heures sonne le carillon. L'higoumène déploie un chant devant l'autel, scandé par le *kyrie* des chantres dans les stalles. Un moine allume avec une extrême délicatesse les veilleuses et les « points cardinaux » du *polyelaios*. Les lustres tourbillonnent une dernière fois, dans une fébrile euphorie. Le novice en T-shirt réapparaît comme guéri ; de sa stalle au centre du chœur, sa voix résonne plus sonore et plus splendide encore.

Je guette le soleil levant, qui appelle le regard en des points infimes mais aveuglants puis dessine une fente de lumière sur le tambour. Les lustres s'apaisent et on lit sur le lutrin aux serpents. Lorsque le rai de lumière descend jusqu'à l'ambon, les moines s'approchent un à un. Certains touchent le sol du bout des doigts, d'autres se prosternent. Lorsqu'ils s'abaissent, ils reçoivent la caresse du soleil. Suivent les pèlerins. La communion se fait à la cuillère en effleurant les lèvres. La mélodie d'un soliste, qui se réfère parfois à son diapason, les accompagne.

La communauté entière entonne le dernier chant, qui meurt sur de tendres *Kyrie eleison*. Les moines échangent des regards ;

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Joachim, vieux moine grec venu en pèlerin de sa kelli de Povrata perdue aux pieds du mont Athos, souriant et serein depuis notre rencontre dans l'hôtellerie. Son regard d'un bleu égéen s'estompe quand il éteint sa lampe. Côte à côte, nous louons en silence la Création devant un cosmos si pur et, toujours sans parler, rejoignons d'un même pas l'*arkondariki*.

Le lendemain, la stricte interdiction de photographier est levée par miracle après les célébrations dominicales dans une petite chapelle votive. Juste à temps car l'higoumène Jeremias s'achemine en mandia violette vers le *trapeza* ; sa longue traine portée par un moine lui donne des ailes. Le soleil découpe un losange dans le haut du porche ; j'associe les saints hiératiques qui apparaissent sur les murs tels des boyards d'Eisenstein, dans *Ivan le Terrible*, à ces vieillards aux longues barbes qui déambulent bariolés comme pour s'assurer qu'ils n'ont encore rien de spectres. Qui d'entre eux est le plus vivant : le quatuor peint à fresque ou l'archimandrite dont le pas est rythmé par son tau couronné d'ivoire ?

Après le repas, de borsh et de chou blanc selon la tradition des jours de fête russes, le cerbère acariâtre, hier récalcitrant jusqu'à me menacer de briser mon appareil si je m'avisais de l'utiliser, quitte la suite de l'higoumène et vient m'imposer, tyrannique, certains angles de vue.

Étape à Daphni

Je quitte le monastère par le sentier côtier pour rejoindre Daphni. Des éboulis me contraignent à faire un grand détour de deux heures par les collines, à me hisser jusqu'à Xeropotamou, peu engageant, puis à redescendre sous un ciel devenu plombé. La tempête me surprend à mon arrivée au port. J'ai juste le temps de m'abriter sous l'auvent de l'unique auberge puis me nourris d'une *tyropita*, feuilleté au fromage, dans une ambiance digne d'un récit d'Alvaro Mutis. Les bateaux crachent les passagers comme la baleine le fit de Jonas : les pèlerins débarquent hagards, égarés, les moines courent sur les sols mouillés.

Simonos Petra

Une pancarte interdit la piste vers Simonos Petra à cause de glissements de terrain qui, cette fois, n'entraveront pas mon parcours. Une petite côte, une petite descente et c'est la montée vers le plus spectaculaire des monastères de la Sainte Montagne. Posé comme un chapeau sur un rocher, il domine la mer de plus de cent mètres. C'est une forteresse à sept étages, plusieurs fois détruite par des incendies, plusieurs fois reconstruite : au XVI^e siècle grâce à Michel le Brave, un prince transylvain, en 1891 grâce au tsar de Russie, la dernière fois en 1990.

L'accueil y est excellent. Dès mon installation, je demande à voir le hiéromoine Macaire, un des rares Français de l'Athos. Il vient à ma rencontre à l'hôtellerie. Maigre, les traits tirés, toujours souriant, il m'apprend qu'il vient de franchir le cap où il sera resté ici plus longtemps qu'ailleurs et, comme il est là depuis vingt-six ans, j'en déduis qu'il en a cinquante-trois... Nous franchissons le portail du monastère puis descendons vers la bibliothèque, au plus profond d'un labyrinthe de pierre jalonné de meurtrières.

« L'Athos est la plus grande réserve de manuscrits grecs au monde. Sur les 60 000 volumes recensés, 16 000 se trouvent sur la péninsule. »

À travers les livres qu'il me montre, dont un merveilleusement calligraphié, il évoque ceux qu'il fallait faire imprimer à Venise et introduire en cachette des Ottomans, ou les inestimables incunables détruits par les incendies. Je lui demande malicieusement si, dans les rayonnages qui nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Skyte Aghia Anna

La montée est douce vers Nea Skiti, le skyte des iconographes. Je fais halte à proximité d'une petite chapelle de pèlerinage. Sur le banc où je me désaltère, je ferme les yeux mais vois apparaître la Sainte Trinité de Roublev.

Je pénètre ébloui dans l'oratoire, parsemé d'effigies de la Vierge et de vignettes de saints, de reproductions gondolées sous leurs verres brisés, toutes bleuies par la luminosité comme pour mieux me rappeler l'enseignement de mon guide spirituel de Grigoriou. Je n'en crois pas mes yeux convertis à la pénombre. Au-dessus de la niche et du petit autel où tout pèlerin peut faire brûler l'encens mis à sa disposition, aux côtés de Pierre et Paul enlacés et de saint Dimitrios, omniprésent sur l'Athos, rayonne en plein centre la Sainte Trinité de Roublev. Je la connais par cœur sans avoir réussi, lors de mes séjours à Moscou, à la caresser du regard, à en prendre la vraie dimension. Des empreintes de cire noircies empêchent – depuis combien d'années ici ? – les trois anges de reprendre leur chemin et de laisser Abraham à sa révélation. Ce n'est qu'en agrandissant l'image prise sur mon appareil numérique de voyage, que s'esquisse en filigrane sous le cadre stylisé de l'icône le début d'une phrase en français : « Le but de la fraternité que nous avons recommen... »

Libre à chacun, au cours de sa marche sur l'Athos, de découvrir le message, d'en improviser la suite et de le méditer. Pour moi il est clair : je suis accueilli, non plus sur le seuil d'une tente près d'un chêne biblique, mais sur le bord du sentier en quête du sommet de la Sainte Montagne.

Les kellia semblent désertes. Un moine sort de la torpeur ambiante et me conduit au *yerondas*, affairé à brûler des feuillages. On attend de nombreux pèlerins, je dois donc continuer mon chemin. Je gravis les degrés au rythme de mules chargées de ciment, de bois et d'outils, et rejoins, ivre de nature et de ciel, le skyte Aghia Anna, point de départ pour l'ascension du mont Athos.

Le *kyriakon* est recouvert d'échafaudages qui laissent entrevoir des fresques illisibles. Elles sont recouvertes d'un voile gris déposé par la fumée des milliers de cierges brûlés par les pèlerins, venus pour invoquer une icône de fertilité et revenus déposer en offrandes les photographies des enfants nés de leurs prières.

La ligne d'or du cadre et les auréoles brillent à la seule lueur des bougies des fidèles entrés avec moi. Pendant l'explication en grec – langue si musicale à mon oreille – de l'église par le prêtre et la présentation des reliques de sainte Anne, je détaille de petites icônes votives alignées comme suit : la Nativité, le Baptême, la Résurrection, saint Thomas qui touche la plaie du Christ, l'Annonciation, la Transfiguration sur le Mont Thabor, la Présentation au temple. Au pied du Christ ressuscité, la matière a disparu sous les baisers des vénérants ; la base n'est qu'un chaos d'armures et de boucliers, un magma de reflets mats et de drapés.

Le *trapeza* a été repeint à neuf. Les visions bariolées, sans la moindre âme, en disent long sur les effets néfastes de la modernité dans la tradition. Je vis le bonheur simple des thés sirotés sur la terrasse qui surplombe la mer. Mon ascension du lendemain s'annonce sous les meilleurs auspices : le crépuscule est spectaculaire, derrière un cyprès centenaire qui sépare les eaux métalliques des terres noires de la péninsule déployée jusqu'à l'horizon. Mais, une fois de plus, l'orage se déchaîne au

cœur de la nuit, ponctué du hurlement des chacals en écho au tonnerre. Parti dans une aube grise, il me faut rebrousser chemin bien avant les derniers arbres sous les traits d'un nouveau déluge. Le purgatoire sur le chemin du ciel !

C'est dimanche, et je décide de tenir ma promesse d'aller saluer l'ami Constantin sur le port d'Aghia Anna. Nous devisons dans un français mâtiné de roumain et d'italien en regardant la mer. Roumain de Ploiesti, il est venu, comme tant d'ouvriers appelés en renfort, monnayer ses services pour les moines. Il s'active au terrassement des cultures. Ma passion pour la Roumanie fera de ces partages – du thé et des oranges – un des plus humains et chaleureux de l'Athos. Nous parlons des conditions de vie difficiles. Tant que la Roumanie n'était pas dans l'Europe, les ouvriers entraient en clandestins et ne sortaient plus de l'Athos – où ils avaient un statut de protection particulier – de peur de ne plus pouvoir revenir. Désormais, ils travaillent toujours aussi dur mais repartent, tous les trois mois, pour un mois dans leur famille.

Ma halte sur sa terrasse de béton, à côté de matelas défoncés sur lesquels s'étalent les vêtements et ustensiles échappés à l'humidité du taudis qui lui sert de refuge, a les allures d'une pièce d'Eugène Ionesco.

Au retour, je perçois les jardins et les oliveraies qui s'échelonnent comme autant de degrés vers les senteurs et bienfaits du ciel.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

meilleur souvenir au père Gabriel, il m'offre son chapelet de laine.

Je regarde, pensif, défiler la péninsule quand un père anciennement athonite et désormais missionnaire au Mexique, passionné de photographie, me demande de l'immortaliser avec son appareil numérique de pointe, sur le pont avec en fond son cher Athos dont il ne sait quand il le reverra.

Je ne suis jamais retourné sur la Sainte Montagne mais elle ne cesse de m'habiter. À quoi sert-il de critiquer, voire rejeter, un lieu fidèle à lui-même malgré les changements liés à l'évolution de notre époque et de nos certitudes ? A-t-on beaucoup mieux à offrir dans notre monde d'aujourd'hui ?

Certes, et cela malgré la qualité de l'accueil, les moyens utilisés par certains pères de vous dévier d'un chemin qu'ils considèrent erroné ont pour but, justement, de dé-router. Sans la certitude de détenir la foi certaine (*orthos doxos*), l'Athos ne serait pas l'Athos. Mais le plus important n'est-il pas de détenir la foi ? D'être sans cesse amené, comme en ces instants puissants mais éphémères où les lustres s'harmonisent dans le souffle de l'Esprit Saint, à réajuster sa propre quête de Dieu ?

J'ai si souvent regretté de ne pouvoir m'exprimer en grec mais, des deux côtés, le respect a transcendé les mots. La mémoire supplée sans peine aux portraits de ceux qui m'ont enseigné à aller au-delà des apparences, et, paradoxalement, aidé à assumer ma constante intuition et ma profonde conviction que le sensible est une voie vers le divin. J'ai reçu leurs messages, dont celui du père Gabriel : « Tous les sens doivent être éveillés : les yeux doivent voir, les oreilles entendre, mais la bouche ne doit pas parler. Il faut savoir se taire et ne parler qu'avec le cœur, qui va tout récolter » ; mais je dépasse la prévention constante de mystiques tels que Grégoire le Sinaïte

ou saint Nil Sorski contre les sens dans la prière : « Si tu veux prier, laisse de côté couleurs, images, formes ; méfie-toi de ton imagination. Sinon, tu pourrais devenir fantaisiste plutôt qu'hésychaste » ; « Si tu veux éviter de tomber dans l'illusion lorsque tu médites, laisse de côté concepts, images, visions. »

La marche n'est-elle pas aussi une prière, ne permet-elle pas la plus libre des méditations ? Aussi puis-je désormais entendre sereinement Damianos me dire : « Tes yeux se sont ouverts, dans une vision eschatologique de la création. Les lustres qui tournoient, les fleurs, la Sainte Trinité, ta trinité animale, tu peux tout lire dans la plénitude du Christ ressuscité et transfiguré. »

J'ai vécu sur l'Athos hors du temps, loin de l'activisme forcené de nos villes, dans un équilibre rare – sinon unique – entre nature et liturgie. Les signes que j'y ai reçus et déchiffrés, les haltes et les ascensions, entretiennent mes élans vers d'autres montagnes sacrées, d'Amérique latine, d'Inde ou d'Asie, dans les jubilatoires énergies du silence et de la lumière.

Note

Je dois ma découverte de l'Athos à Yvon Bertorello et Eddy Wicken, qui ont publié un film (*Mont Athos, la république des moines* – Les Films de l'effronté). Je les en remercie vivement.

Des amis proches – dont l'éditeur Philippe Rey (avec qui j'ai publié *Mont Athos, les chemins de l'Infini*, sur un texte de Jean-Yves Leloup) et Jean-Michel Charbonnier (dont j'ai illustré l'article dans le *Connaissances des Arts*, n° 644, décembre 2006) – ou curieux de ce lieu mystérieux – Beat Curti (un ami suisse) et Stéphane Cosme (journaliste à France Inter) – ont entrecoupé les solitudes de mes plus longs séjours.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France